

PER

J-451

BAnQ

Reflet de Société

un regard différent sur notre société

Vol. 21 No 4 Été 2013

entre

tradition

et modernité





Luc Bouchard

Fort de ses expériences, Luc Bouchard est un illustrateur et un designer. Il voue, depuis sa jeunesse, une passion pour le dessin dans lequel il excelle. Il s'épanouit dans cet art qu'il utilise comme un outil pour travailler sur sa psychologie et pour se mettre en valeur. Des projets pleins la tête, un portfolio d'exceptions et avec une volonté à toutes épreuves, Luc prépare sur le long terme ses projets artistiques et professionnels.

Luc Bouchard vous présente sa collection d'images. Elles sont disponibles en cartes de vœux avec enveloppe pour 4\$, affiche 8 par 11 pour 5\$, sur un T-Shirt blanc pour 20\$ ou encore sur un Sweat-shirt gris pour 40\$. Les vêtements sont disponibles dans les grandeurs petit, médium, large et extra-large.



www.cafegraffiti.net/luc-bouchard.html



www.cafegraffiti.net/luc-bouchard.html

*Une façon originale de soutenir l'artiste
et de personnaliser vos cadeaux et souvenirs.*

Merci pour votre visite et votre présence.

Reflète de Société

Le citoyen au cœur de notre mission

Un regard différent, critique et empreint de compassion
sur les grands enjeux de société

Un espace ouvert aux lecteurs pour prendre la parole, partager
leurs expériences et faire progresser les débats

Un magazine d'information entièrement indépendant,
financé par ses milliers d'abonnés aux quatre coins du Québec

Tous les profits générés par la vente de Reflet de Société sont
remis à l'organisme Le Journal de la Rue qui offre
des services de réinsertion sociale aux jeunes.

Merci de vous abonner à Reflet de Société et de soutenir notre mission.

4233 Ste-Catherine Est, Montréal, Qc H1V 1X4 Tél : (514) 256-9000 fax: (514) 256-9444
Sans frais : 1-877-256-9009 info@refletdesociete.com www.refletdesociete.com



ISSN 1615-4774

Éditorial

Autochtones du Grand Nord



RAYMOND VIGER

www.raymondviger.wordpress.com

Pendant 5 ans, j'ai voyagé comme intervenant auprès des Inuits du Grand Nord québécois. J'ai eu le mandat des Centres de santé du Kuujuaq et de Puvingnituk pour intervenir auprès des communautés Inuites en vue de résorber les épidémies de suicide qui y régnaient.

Cinq années où j'ai aussi enseigné avec l'Université McGill l'intervention de crise auprès de personnes suicidaires dans le cadre du bac en Travail social pour les Inuits. Un enseignement qui a permis aux Inuits de devenir autonomes et de pouvoir former leurs propres intervenants.

Rupture générationnelle

Pendant ces années à côtoyer les différentes générations inuites, on remarquait facilement que les *Elders* (les sages de la communauté et les grands-parents) ne parlaient qu'inuktitut. Les parents quant à eux avaient passé par les pensionnats fédéraux, ces écoles où les Blancs ont tenté de couper les racines des enfants inuits en n'y apprenant que l'anglais. Et les Inuits plus jeunes, qui eux, étaient allés dans les nouvelles écoles francophones que le gouvernement du

Québec avait instaurées afin d'éviter leur assimilation aux anglophones.

En plus d'avoir tenté de faire disparaître l'inuktitut, cette langue se laisse influencer par les autres langues parlées. Un Inuit qui parle anglais ne parle plus le même inuktitut que l'Inuit qui parle français.

En tant que Blanc qui parlait anglais et français, j'ai eu à faire la traduction entre deux Inuits qui ne réussissaient plus à communiquer ensemble! Inacceptable.

L'intérêt du Grand Nord

Avant l'arrivée des Blancs, les Inuits étaient en pleine possession de leurs moyens, fiers et heureux de leur mode de vie.

Il y a une cinquantaine d'années, peu de gens se préoccupaient des Inuits. L'intérêt s'est réveillé avec les grands projets hydro-électriques de Robert Bourassa et la volonté de René Lévesque d'avoir un drapeau québécois à travers tout le territoire.

Les années 1970 marquent l'arrivée d'un certain nombre de Blancs dans le Grand Nord. Pour certains, des repris de justice en cavale, des gens endettés qui ont voulu fuir leurs créanciers, des alcooliques, des toxicomanes... Le Grand Nord commençait à importer alcool et drogue.

Les nouveaux arrivants du Sud amenaient avec eux de nouveaux comportements: violence familiale et conjugale. Ces hommes ont épousé des Inuites et élevé des enfants dans un climat de violence inconnu des habitants du Grand Nord.

Les gouvernements amenèrent ensuite dans le Grand Nord de nouvelles technologies et forçaient un

peuple nomade à vivre des changements de mode de vie drastiques.

Migration forcée

En 1953, dans le contexte de la Guerre froide, le Canada subissait une grande pression de la part de la Russie quant au droit de propriété sur certains territoires du Grand Nord. Le gouvernement force alors 87 Inuits de Port Harrison (aujourd'hui Inukjuak) à s'exiler à 1200 kilomètres plus au nord en les dispersant à Resolute Bay et Grise Fjord dans l'Extrême-Arctique. Les conditions de survie entre le Grand Nord québécois et les archipels du Grand Nord sont très différentes. L'Extrême-Arctique est situé aussi loin de Port Harrison que celui-ci est situé de Montréal!

C'est 20% de la population d'Inukjuak qui a ainsi été forcé de migrer pour «sauver» les archipels canadiens du Grand Nord. Et ce n'est qu'en 1988 que le Canada leur a offert de retourner dans leur village natal! Pour certains Inuits, c'était un retour vers un village qu'ils n'avaient même pas connu!

Connaissant les causes de la crise vécue par le peuple Inuit, c'est avec une profonde honte de ce que nos gouvernements ont fait subir aux Inuits que j'ai passé ces cinq années auprès d'eux. Des gouvernements qui ont pris des décisions et les ont imposées, sans consulter la population, autant Inuite que Québécoise du Sud.

Nous avons été le virus de ce grand peuple du Nord. J'en reviens avec une grande fierté de les avoir connus et d'avoir eu la chance de travailler auprès d'eux.



Achetez un t-shirt ou un sweat-shirt du



et soutenez notre intervention auprès des jeunes.



M E R C I !

pour votre soutien



T-SHIRT 9,95\$

+ 3.55\$ TAXES ET TRANSPORT

*Affichez vos
couleurs!*

SWEAT-SHIRT 29,95\$

+ 8.95\$ TAXES ET TRANSPORT

GRANDEURS: S, M, L, XL COULEURS T-SHIRT: ROUGE, VERT FLUO, NOIR, BLEU, ROSE, BLANC.
SWEAT-SHIRT: GRIS, ROSE, ROUGE, NOIR.



NOUVEAUTÉ
T-shirt Café Graffiti pour femme
9,95\$

Disponible en :



Reflète de Société



Services aux abonnés
Changement d'adresse
514 256-9000
abonnes@refletdesociete.com

Notre mission:

le **Journal de la Rue** est un organisme à but non-lucratif qui a comme principale mission d'aider les jeunes marginalisés à se réinsérer dans la vie socio-économique en favorisant leur autonomie.

La reproduction totale ou partielle des articles pour un usage non pécuniaire est autorisée à condition d'en mentionner la source.

Les textes et les dessins qui apparaissent dans **Reflète de Société** sont publiés sous la responsabilité exclusive de leurs auteurs.

Reflète de Société est un magazine édité par le **Journal de la Rue** qui traite de multiples thématiques : drogue, prostitution, suicide, violence et santé. On propose des solutions et des ressources.

Reflète de Société dispose d'un fonds de réserve provenant des abonnements. Au fur et à mesure que les magazines vous sont livrés, l'organisme récupère les frais dans ce fonds. C'est une façon de protéger votre investissement dans la cause des jeunes

- Fédération professionnelle des journalistes du Québec (FPJQ)
- Association québécoise des éditeurs de magazines (AQEM)
- Magazine Canada (CMPA)
- Association des médias écrits communautaires du Québec (AMECQ)
- Regroupement des organismes communautaires jeunesse du Québec (ROCAJQ)

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du Canada pour les périodiques (FCP) pour nos activités d'édition.



NE ME JETTE PAS
passe-moi à un ami
6,95 \$ l'unité

Centres d'appel
Sorel - Laurier Station - Joliette - Montréal

Abonnement voir p.30

Reflète de Société

Un regard différent sur notre société

Vol. 21 No 4 3 Avril-Mai 2013

Avril,
le mois de
l'autisme



**Courrier
du lecteur**

Une école au Burkina Faso

En 2012, nous vous avons présenté l'implication bénévole de Sonia Roussy au Burkina Faso. Nous avons créé une boutique pour soutenir le projet. Sonia nous donne des nouvelles du projet.

«Je suis très contente de vous écrire aujourd'hui pour vous annoncer que la construction de l'école est terminée. Gonsin aura enfin une école qui répondra à toutes les normes gouvernementales en terme d'infrastructures et de capacité d'accueil.

Deux nouveaux professeurs doivent être embauchés à l'automne. L'enseignement sera donc donné à tous les niveaux du primaire simultanément.

Actuellement il y a 4 professeurs et 198 élèves sont inscrits (comparativement à environ 150 en 2011).

Le directeur de l'école prévoit que ce nombre augmentera à 240 lors de la rentrée d'octobre 2013.

Le fait que l'école soit maintenant un bâtiment en brique a fait augmenter les inscriptions.

[WWW.refletdesociete.com](http://www.refletdesociete.com)

En plus de donner l'accès à l'éducation à un plus grand nombre d'enfants, l'école est un lieu de rencontre de toute la communauté.

Je suis fière de pouvoir dire que cette réalisation s'est concrétisée parce des dizaines d'individus et plusieurs entreprises ont cru qu'ils pouvaient faire une différence et se sont impliqués. Je les remercie de leur confiance.»

Sonia Roussy

Association philanthropique pour le Burkina Faso



Prix en journalisme

Lors du dernier congrès de l'Association des médias écrits communautaires du Québec (AMEQO), Reflet de Société a remporté une deuxième place pour le portrait que Raymond Viger a réalisé de la muraliste environnementaliste Fanny Aïshaa, en septembre dernier.

Le vaccin Gardasil

Je tiens à vous remercier pour vos informations très utiles sur le vaccin Gardasil! Je me suis fait proposer le vaccin et heureusement je l'ai refusé. Je ne connaissais pas toutes les complications possibles!

Les autres élèves de ma classe ont beaucoup critiqué mon choix. Certaines ne me croyaient même pas que je n'avais jamais été vacciné.

Comme si cela était impossible! Je n'en reviens tout simplement pas à quel point nous vivons dans un monde contrôlé par les préjugés et les apparences!

[WWW.refletdesociete.com](http://www.refletdesociete.com)

Il est temps de se servir de notre jugement critique.

Elyse

Le don des pauvres

Quel beau témoignage de Jean-Pierre Bellemare! Je n'ai pu m'empêcher de le lire jusqu'à la fin. Trop souvent je me perds dans le tourbillon du quotidien oubliant l'essence même de la vie. Moi aussi, j'ai eu honte de la pauvreté, associant la situation des gens à leur valeur. Sans vouloir changer la mentalité du peuple, je m'intéresse plutôt à comment mon regard se pose sur mon environnement.

Félicitations à ce beau projet qui a permis aux détenus de se découvrir de belles valeurs.

Sylvain Masse

Le suicide d'un enfant

Je demeure toujours ébranlé de lire un autre témoignage d'un parent qui parle ainsi du suicide de son enfant.

Après une tentative de suicide, cet enfant est vu par trois psychiatres qui le laissent sortir la journée même! Il y a un manque de responsabilités sociales. Comment peut-on supposer que l'on peut sortir d'une crise suicidaire dans la même journée?

Pierre Rochette

Jeunes artistes du Café Graffiti

Continuez de nous présenter les artistes du Café Graffiti à la page deux du magazine.

Marie

Le 4e mur de Colin McGregor

Je suis toujours rejointe et touchée par les textes que Colin McGregor nous présente. Merci pour votre implication et félicitations pour votre belle plume.

Claudette Michaud

Bénévolat et aide humanitaire

Cet article est encore l'un de ceux

qui viennent me toucher. Je trouve très impressionnant le fait que des jeunes soient mis en lien avec la situation d'un autre pays.

À leur âge, je ne pensais pas vraiment à autre chose qu'à m'amuser avec mes amis. Encore une fois, vos articles éveillent mon désir de sortir de chez moi et d'aider ceux qui en ont vraiment besoin!

Bianca

L'art d'écrire un blogue pour un meilleur référencement

Ingrédients du succès de ce livre: un excellent guide pour bloguer et un prix abordable pour l'acquérir.

Serge Daigneault, St-Sauveur

Textes sur le référencement

J'apprécie vos courts billets sur le référencement. Il y a plusieurs années, je me référais au site Web-RankInfo et je devenais un peu obsédé par le référencement.

C'est ce qui m'a poussé à commencer un blogue qui est maintenant ma seule présence web.

De petits trucs tout simples permettent justement d'optimiser ce qui peut l'être dans un cadre réaliste pour celui qui ne cherche pas nécessairement la rentabilité, mais souhaite seulement être lu. Merci!

Simon Dor

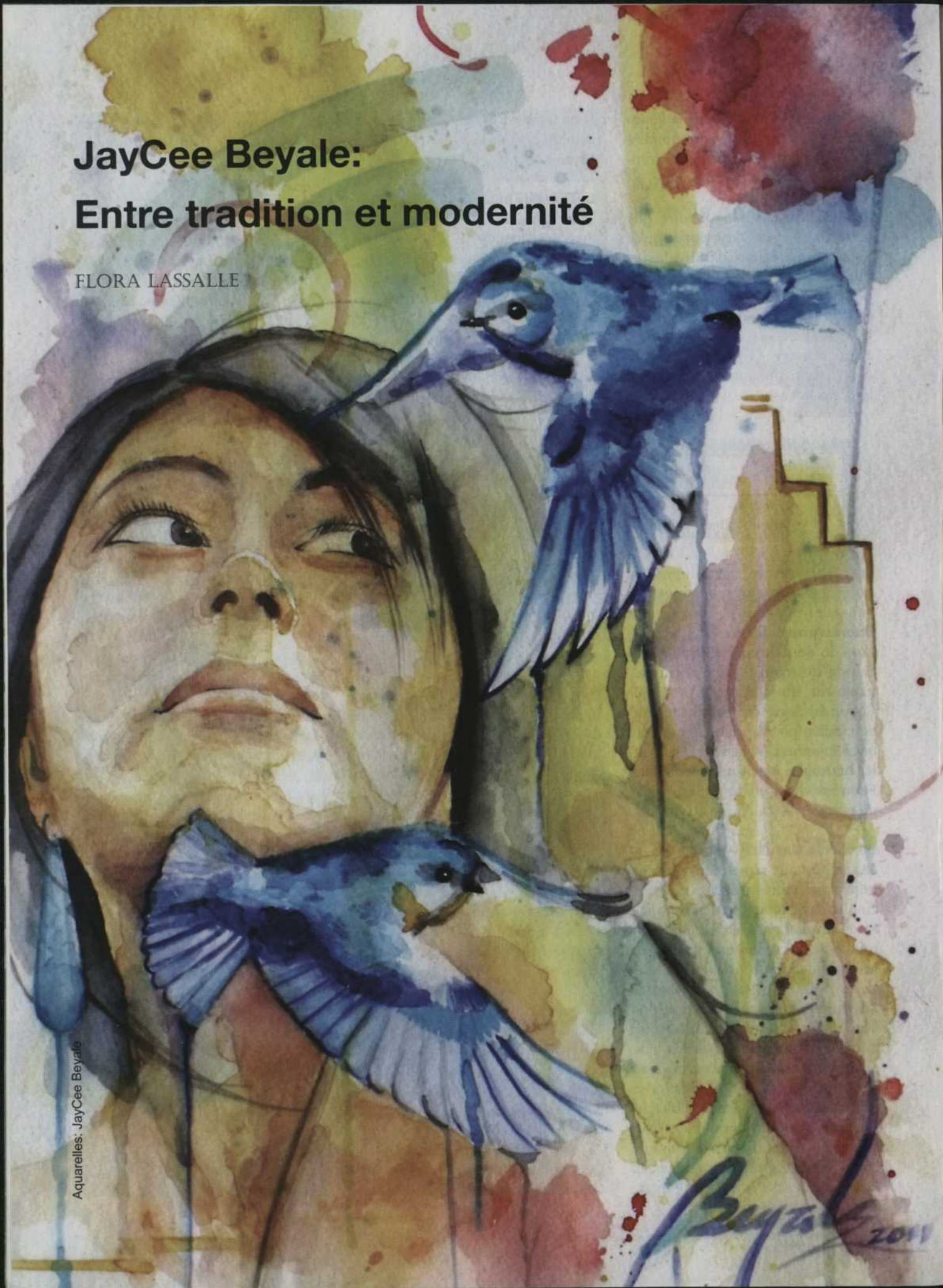
Une erreur s'est glissée dans la publication d'avril. Les corrections finales avaient été réalisées par Micheline Drapeau et non pas Normand Charest.

Musée de la Civilisation à Québec

Nous, les Premières Nations
Exposition permanente
sur l'art autochtone
85, rue Dalhousie, Québec
418-643-2158 ww.mcq.org

JayCee Beyale: Entre tradition et modernité

FLORA LASSALLE



Aquarelles: JayCee Beyale

Beyale 2011

Je suis un artiste navajo (Nouveau-Mexique). J'ai grandi dans une petite ville, Farmington. Je réside depuis deux ans à Colorado Springs (Colorado). Mon identité et mes antécédents ont toujours été présents dans mon travail, car je suis fier de qui je suis et d'où je viens. Mon lien à la culture autochtone est fortement influencé par mon implication dans les arts.

Qu'est-ce qui te relie à la culture autochtone?

Mon grand-père paternel était un médecin-chaman qui a consacré sa vie à aider les autres. À l'aide de chants et de peintures de sable, il guérissait et rétablissait l'équilibre de ses patients. Mon grand-père fait partie intégrante de qui je suis et d'où je viens.

C'est bon pour moi de rester en contact avec mon passé et de partager mon talent avec les autres. Le fait d'avoir vécu loin de la maison (la réserve) m'a donné l'occasion de partager ma culture avec les non-autochtones et de les aider. De cette façon, je suis rattaché à la culture autochtone au quotidien, que ce soit dans le partage avec les autres ou dans l'expression de cette culture à travers mon travail.

J'implique tout mon être dans chacune de mes œuvres, c'est ce qui me garde connecté à ma culture autochtone. Ça se ressent dans la majorité de mes œuvres. C'est un peu ma signature. Il est difficile d'ignorer cette connexion dans mon travail parce que pour moi, elle est très puissante et spirituelle. Quand je peins, je me sens bien. Je crée avec gratitude. Je suis très chanceux de posséder des talents que je peux mettre au service de ma passion.

Je ne crée pas par «amour des arts», mais pour ma survie, j'ai ça dans le sang. Ce facteur englobe tout ce que je réalise. Nous les Autochtones,

nous avons utilisé la nature pour nous aider à maintenir l'existence. Je le reproduis dans mes œuvres.

Comment as-tu découvert l'art urbain?

J'ai découvert l'art urbain et le graffiti grâce à mon frère aîné. Il revenait à la maison et pratiquait des tags qu'il apprenait avec ses amis mexicains. Nous avons été élevés dans une ville frontalière pas trop loin de la réserve. Nous avons grandi entourés de plusieurs ethnies. Quand il a commencé à s'entraîner avec ses amis, il a créé des alphabets inspirés par les gangs de rue. Ce que nous avons à l'époque au Nouveau-Mexique était très similaire à ce que les gangs faisaient sur la Côte-Ouest des États-Unis.

J'ai trouvé ses dessins très beaux. J'ai commencé à les regarder jusqu'à lui demander de me créer un alphabet. J'ai ensuite commencé à copier et à développer mon propre style de lettres. Lorsque nous allions visiter la famille dans des villes comme Albuquerque, Nouveau-Mexique et Phoenix, en Arizona, je regardais les graffitis et les peintures sur les murs. Je savais qu'il y en aurait toujours des nouveaux et je passais mon temps à les chercher, à les observer.

Sans avoir fait de graffitis, ma sœur écrivait déjà en lettres en forme de bulle sur ses manuels scolaires et dans des courriers pour ses amis. Elle avait un esprit super créatif. Elle a développé un style qui me plaisait que je me suis approprié.

Après que mes frères m'aient introduit aux bases du graffiti, j'ai commencé à dessiner beaucoup plus et à ajouter mes propres touches à ce que l'on m'avait montré. Je n'ai pas vraiment commencé à peindre sur les murs jusqu'à mon arrivée au lycée, à la fin des années quatre-vingt-dix. Avant cela, je travaillais sur du papier. Parce que je vivais

dans une petite ville et que j'apprenais différentes formes d'art tout seul, il m'a fallu du temps avant d'acquérir les bons outils et réussir à produire de bonnes œuvres.

Je devais aller jusqu'à Albuquerque (à trois heures de route de chez moi) pour acheter des cannettes et rencontrer des artistes susceptibles de m'apprendre certaines techniques. Je m'exerçais alors dans une réserve, car c'était beaucoup plus sûr qu'en ville. J'avais déjà tellement de problèmes que je ne voulais pas me faire harceler par mes parents pour ça.

L'année dernière (2012), mes toutes premières œuvres réalisées dans la réserve ont été effacées. Ça m'a un peu découragé parce que je pensais qu'elles resteraient là beaucoup plus longtemps.

Quel est ton parcours artistique?

Lorsque j'ai obtenu mon diplôme d'études secondaires, je n'avais aucune idée de ce que j'allais faire de ma vie! Un ami de la famille m'a aidé à m'inscrire au collège, j'ai été très chanceux d'avoir pu le faire.

À cette époque, personne dans ma famille n'avait fréquenté une université, ni même obtenu le diplôme collégial. Lorsque je suis rentré à l'Université du Nouveau-Mexique à Albuquerque, j'ai commencé à réaliser que j'étais unique, non seulement à cause de mes capacités artistiques, mais aussi parce que j'étais Amérindien.

En grandissant, j'ai appris beaucoup de choses sur les autres tribus et leurs chefs, en lisant des livres et en faisant attention à ce qu'il se passait autour de moi. Quand je suis entré au collège, ma soif de connaissances s'est intensifiée!

J'ai pris quelques cours à travers le programme d'études américaines autochtones, j'ai participé à une

organisation étudiante autochtone et me suis entourée d'autres personnes de différentes tribus. Elles sont devenues ma nouvelle famille, elles m'ont beaucoup appris sur moi-même et m'ont encouragé à exploiter mon talent et à l'utiliser comme un outil pour améliorer notre avenir. Albuquerque n'est pas une très grande ville, mais moi, à cause de mes origines, je la trouvais immense! De plus, en vivant dans une ville, j'avais la chance de profiter de l'électricité et de tous les équipements modernes; j'ai voulu combiner cela avec la culture traditionnelle et ses coutumes.

Aujourd'hui, j'en suis encore à essayer de trouver une voix pour

parler de ça avec mon art. C'est de là que proviennent toutes les couleurs voyantes et les mouvements exprimés dans mon travail.

Ma spécificité réside bien sûr dans le fait que je *graff*, mais aussi dans l'utilisation d'ordinateurs pour générer de l'art et dans mon statut d'Amérindien dans l'univers technologique qu'est le monde aujourd'hui.

Le graffiti se vit souvent en crew (en groupe). L'as-tu déjà expérimenté?

Je n'ai jamais été vraiment attiré par un *crew*. Quand j'étais enfant à l'école secondaire, j'ai échangé des dessins et des croquis avec des

amis. Nous étions une sorte de *crew* à l'époque, mais ça n'a pas duré longtemps. Aujourd'hui, j'ai été invité à faire partie de différents *crews*, mais je préfère juste continuer à faire ce que j'ai besoin de faire et de créer. J'ai toujours peint c'est ce que j'aime le plus. Je pense qu'il y a des avantages à faire partie d'un *crew*, peut-être qu'un jour j'en rejoindrai un. Mais pour le moment, je peins et me bats pour les peuples autochtones!

Ton travail mélange culture autochtone et modernité, qu'en pensent les peuples autochtones et les graffiteurs?

De ce que j'ai vu et vécu, je pense que la plupart des Autochtones

Fanny Aïshaa nous présente JayCee Beyale

J'ai découvert JayCee Beyale dans le cadre d'une publication nommée SNAG (Seventh Native American Generation, www.snag-magazine.com). L'approche de ce magazine est vraiment un beau modèle d'expression à découvrir et à multiplier. Elle fait rayonner la voix des jeunes et la diversité richissime des nations en Amérique du Nord.

Au-delà du contenu vraiment inspirant, la mission d'empowerment (qui favorise l'autonomie, la participation sur un pied d'égalité) intègre la jeunesse autochtone dans tout le processus de création.

La mission de SNAG est d'offrir à la jeunesse des Premières Nations l'opportunité d'atteindre une harmonie pour résoudre des conflits autant historiques que modernes, d'explorer et de développer leurs leaderships et leurs compétences communautaires à travers les arts et l'expression culturelle.

Cet outil de communication rallie spiritualité, traditions et tech-

niques multimédias pour former une prochaine génération de leaders autochtones. Les numéros sont gratuitement offerts en ligne.

C'est dans une de ces publications que j'ai découvert JayCee. Nos peintures ont été publiées pour accompagner des textes sur la peur et le pouvoir des rêves. Il y avait aussi les magnifiques peintures d'Angela Sterritt et celles de différents artistes. J'ai vraiment été touchée par le travail de JayCee à l'aquarelle. Il transmet douceur et beauté de son peuple en intégrant des éléments traditionnels dans son art.

Quand j'ai vu l'aquarelle *People of The Sun*, je ne pouvais plus cesser de la regarder. Elle transmet quelque chose de puissant. C'est précieux de rencontrer des artistes comme JayCee.

Il y a tellement de vol dans la mode, dans le design de symboles autochtones et d'imitations de représentations sacrées. C'est un fléau qui dénature les éléments sacrés. Quand une expression est

enracinée dans la connaissance de la culture et de la compréhension identitaire, il y a une magie qui en émane. Ce qui est copié, approprié seulement pour l'enrichissement n'a plus de vie.

J'ai aussi aimé découvrir ses graffitis et l'intégration d'éléments traditionnels dans ses murales.

Il a aussi réalisé des œuvres sur bois où il ajoutait à la peinture des éléments navajos en trois dimensions. C'est unique et magique. En voyant ces constructions et ces murales, ça m'a fait voyager dans le temps. On dit que le graffiti est un art urbain, contemporain.

À mes yeux, je sens plutôt que le graffiti est la continuité millénaire et la descendance des pétroglyphes.

Le graffiti est aussi ancien que l'Homme. Notre époque n'a rien inventé, depuis toujours nos ancêtres transmettent leur vision du monde sur l'environnement qui les entoure.

commencent petit à petit à apprécier mon travail. Ce qu'ils préfèrent, ce sont bien sûr mes œuvres les plus traditionnelles comme mes aquarelles. Ils aiment ce style! Il s'agit de mon travail le plus facile à approcher et à comprendre en raison de la forte présence des Amérindiens et des caractéristiques très subtiles du graffiti que l'on retrouve dans la couleur aléatoire des nuages, des éclaboussures et des gouttes.

Les couleurs plus audacieuses et la symétrie des mouvements dans mes dernières pièces prendront certainement plus de temps à être acceptées. C'est un regard nouveau auquel ils ne sont pas habitués. Mais je ne suis pas trop inquiet à ce sujet.

C'est quelque chose que je veux affiner et développer pour l'exprimer avec une voix plus claire. Je suis actuellement en train de passer de la peinture aquarelle à la peinture à l'huile pour une approche plus technique, avec une palette plus riche.

Les graffiteurs quant à eux aiment ce que je fais! C'est drôle parce que j'ai été connu sous l'étiquette de l'artiste qui a étudié les beaux-arts alors que j'ai grandi en dessinant et en faisant des graffitis. Ce fut la seule raison pour laquelle j'ai continué à étudier et à explorer plus de styles et de médiums.

Ce fut une surprise pour la plupart des graffiteurs quand ils ont réalisé que je pouvais peindre avec des cannettes comme je le faisais avec des pinceaux! Ils aiment le style autochtone du Sud-Ouest, donc lorsqu'ils le remarquent dans mon *graff*, ça les rend vraiment enthousiastes!

Que veux-tu transmettre par tes œuvres?

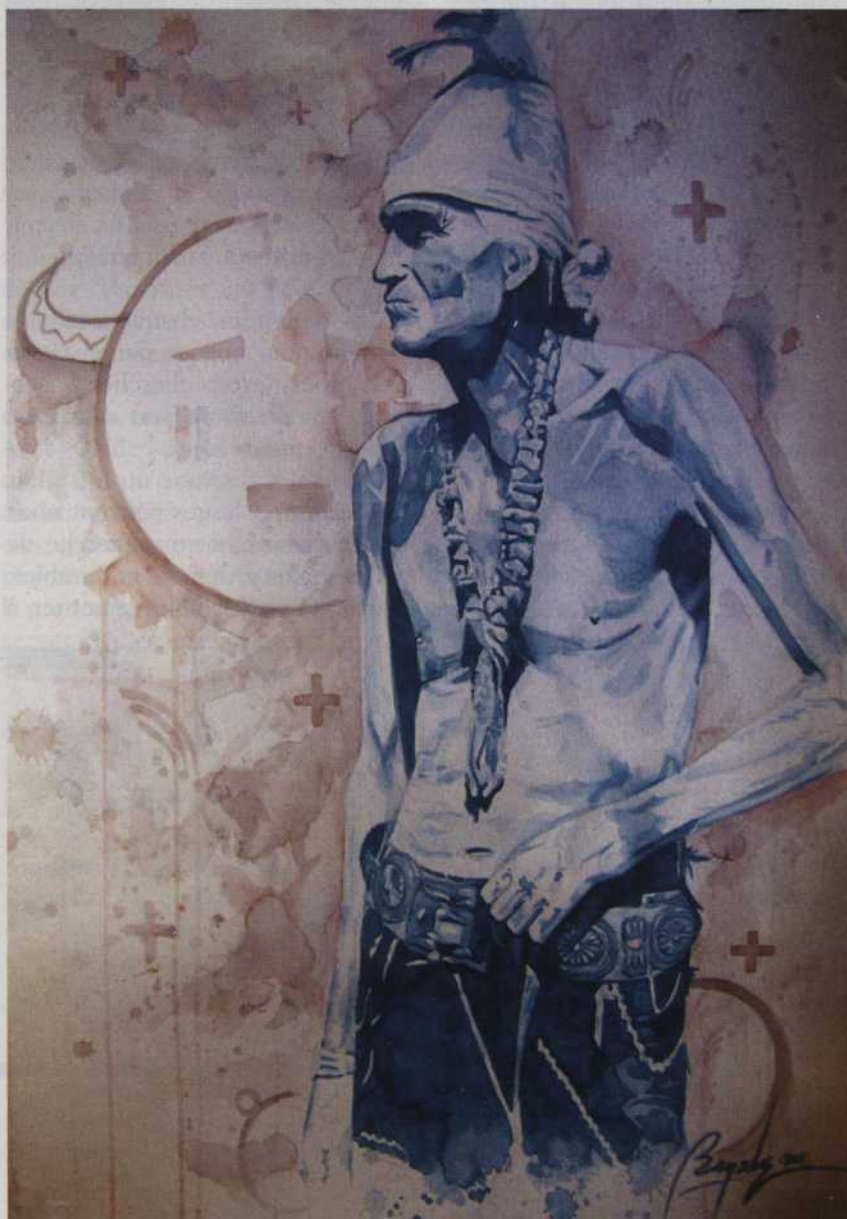
Avec le travail que je fais parvenir,

je veux que les gens sachent que le graffiti et l'art urbain sont seulement une partie de ce que je suis. J'aime l'art et je tente toujours de renouveler les médiums pour m'exprimer.

Bien sûr, tout ce que je réalise découle de mon passé et de ma culture, parce que je veux que les gens prennent conscience que nous, les peuples autochtones, nous sommes toujours là et que nous pouvons nous exprimer dans un style contemporain. Bien que mes œuvres puissent paraître jo-

lies et transmettre la beauté, il est important de garder en tête que je suis autochtone et que les peuples que je représente sont encore pris entre les griffes de la colonisation et de la modernité.

Même si c'est difficilement acceptable et qu'on ait encore à se battre, on s'adapte et on avance, comme tout le monde. Les va-et-vient entre les beaux-arts et l'art urbain que l'on retrouve au sein de mon travail sont le symbole de tout cela. C'est ma façon comme artiste d'aider les gens à guérir de leurs maux.



Sagesse d'un vieil Indien

NORMAND CHAREST

Dans son livre *The Wolf at Twilight*, l'auteur américain Kent Nerburn accompagne un vieil «Indien» lakota dans son voyage «au pays des fantômes et des ombres». Dans ces pages, le vieil homme transmet ses réflexions et ses connaissances à l'écrivain Blanc qui les note.

À propos d'éducation, il dit des choses que l'enfant en nous approuve. Pensez-vous, dit-il en substance, que les petits enfants veulent étudier assis sagement dans des écoles? Ils le font plutôt en observant tout ce que leur offre la nature, y compris l'exemple des adultes qu'ils tentent d'imiter. Car c'est de cette manière qu'ils apprennent.

Plus loin, il ajoute que le Créateur a donné à chaque peuple des talents qui leur sont propres. Aux Blancs, celui de noter les choses dans des livres. Aux Indiens, le talent d'écouter la nature. «Ce sont des talents différents, tout comme il y a différentes façons de comprendre le Créateur... Voudrais-tu détruire

les voies particulières des autres peuples? Je ne pense pas, parce qu'alors tu détruirais une partie de la vérité du Créateur.»

À l'auteur qui lui dit que ce sont de fort belles paroles, il répond: «Tout ce qui est vrai est beau, parce que tout ce qui est vrai vient du Créateur... Ne s'agit-il pas là d'une grande sagesse? Comment peut-on dire que cette pensée est primitive?

Retour à nos origines

Si chaque peuple a reçu un talent particulier, il faut bien constater que beaucoup l'ont déformé en cours de route. Il revient à chacun de retrouver son talent oublié.

C'est vrai pour chaque individu comme pour chaque peuple. Pour cela, nous devons chercher, observer, écouter en nous et autour de nous.

De tel propos sages peuvent nous inspirer dans notre recherche de valeurs plus profondes et durables. Parfois, ils nous font remonter à

nos origines, avant l'évolution technologique et matérialiste, alors que nous étions encore proches des valeurs naturelles.

Durant notre enfance, n'étions-nous pas attirés par les histoires d'Indiens qui lisent les traces des animaux? Ou encore fascinés par ces contes dans lesquels les animaux et les humains se parlaient et se comprenaient, comme des frères? Ainsi que les initiations par lesquelles le garçon devait trouver un nom d'animal devant correspondre à sa mission dans cette vie.

L'enfant en nous est proche de ces premiers âges de l'humanité. Il nous guide dans ce retour vers un lien plus fort avec la nature, et avec notre Créateur. Un lien d'amour et de respect. Nous trouverons alors notre vraie place dans l'univers, à la fois plus modeste et plus grande.

Comme le dit le vieil homme du livre, «laisse cette pensée faire une petite pause en toi, le temps que tu puisses l'observer» et y réfléchir.

En tant que ministre déléguée aux Affaires autochtones, je suis très attentive à toutes les initiatives qui visent à faciliter le rapprochement entre nos nations. J'accueille très favorablement les occasions de susciter les échanges et de favoriser l'ouverture à l'autre. Je souhaite que s'ouvre une nouvelle ère empreinte d'une plus grande compréhension mutuelle. J'aspire à ce que tous les Québécois, qu'ils soient Autochtones ou allochtones, participent ensemble au développement du Québec sur les plans économique, social et communautaire.

L'apport de chacun est essentiel!



Elizabeth Larouche
Ministre déléguée aux Affaires autochtones
Députée d'Abitibi-Est

UN
QUÉBEC
POUR TOUS

Québec

Valeurs inspirantes

NORMAND CHAREST

Pour comprendre des valeurs culturelles différentes, il est nécessaire de sortir de notre zone de confort où nous avons tendance à croire que nos valeurs sont universelles.

Pour comprendre l'autre, il faut véritablement l'écouter sans préjugé, c'est-à-dire sans le juger d'avance. Dans le cas des Premières Nations, nous nous sommes côtoyés et influencés mutuellement depuis des siècles, tout en nous méconnaissant. Pourquoi ne pas regarder ce qui nous ressemble dans l'autre, et chercher nos influences partagées?

Les Autochtones sont soumis, comme nous tous, aux lois du pays. Mais ils ne se reconnaissent pas dans ces lois coloniales et dans les valeurs de la société blanche.

Rupert Ross est procureur de la Couronne auprès des communautés autochtones du Nord-Ouest ontarien, des communautés ojibways et cris. Dans son livre *Dancing with a Ghost* (1992, 2006), un succès de librairie au Canada anglais, il raconte ses expériences et ses efforts pour comprendre les comportements, à première vue inexplicables, des Amérindiens lors de leurs contacts avec la Justice.

C'est ainsi qu'il a découvert une manière d'être et des valeurs sociales totalement différentes des nôtres et de notre approche judiciaire, sans la connaissance desquelles il ne pouvait que mal interpréter le comportement des victimes, des témoins et des criminels. Parmi ces comportements qui pouvaient mener à de fausses conclusions, il mentionne des témoins qui refusent le contact visuel, des vic-



Peinture réalisée par Fanny Aïshaa

times qui ne veulent pas témoigner devant l'accusé et des parents qui n'interviennent pas lorsque leurs enfants agissent mal.

Les règles traditionnelles

Avec l'aide d'enseignants spirituels, il a pu apprendre les règles traditionnelles qu'il résume en cinq points: non-intervention, ne pas montrer sa colère, respect de la gratitude, prendre le temps d'observer ou d'écouter avant d'agir, attendre le bon moment.

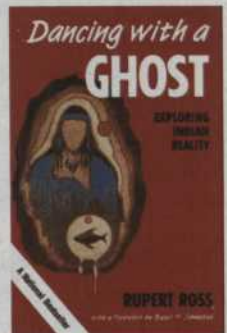
On peut aussi noter quelques éléments de ce que l'on pourrait appeler la «justice à l'amérindienne»:

- Une recherche du consensus dans la communauté, plutôt que l'imposition d'une solution;
- Un sentiment de responsabilité de la communauté envers l'individu: qu'avons-nous fait ou omit de faire pour qu'il devienne ainsi?;
- Pour celui qui est trouvé coupable d'un crime: guérison plutôt que punition, réparation plutôt que châtement.

La lecture de ce livre nous enrichit de deux manières. Premièrement, en nous aidant à mieux nous comprendre mutuellement, et ainsi à nous rapprocher. Deuxièmement, en nous montrant des valeurs sociales amérindiennes qui peuvent être transposées dans notre société pour le bien de tous, comme ce pourrait être le cas pour les trois éléments précédents.

En définitive, tout en conservant nos différences locales et culturelles, notre monde est constamment en train de se métisser et de partager ses valeurs.

De plus, les traditions des peuples autochtones comportent des sagesse utiles à tous. Ces traditions que nous avons peut-être délaissées, au cours de notre évolution technologique qui nous éloigne de la nature.



Jardin des Premières-Nations



Photos: Jardin botanique de Montréal (Michel Tremblay)

Depuis quelques années, lorsque je me rends au Jardin botanique de Montréal, je m'arrête d'abord au lieu nommé «Jardin des Premières-Nations». Parmi tout le reste, c'est celui qui me plaît le plus.

Pourtant, le jardin des Premières-Nations n'a rien de spectaculaire, contrairement à celui de la Chine, par exemple, plein de bâtiments d'allure ancienne et exotique et de grands massifs de vivaces qui demandent beaucoup d'entretien.

Le jardin dédié aux Autochtones de chez nous est tout autre. À première vue, il n'a même pas l'air d'un jardin. Plutôt qu'une seule grande entrée triomphale, il en compte plusieurs, chacune d'elles discrète et passant facilement inaperçue.

Si on n'y porte pas attention, ce jardin peut ressembler à n'importe quel boisé. Et à bien y penser, c'est

peut-être là le but. Celui de nous ralentir un peu, puis de nous rapprocher de l'essentiel. C'est-à-dire de la nature et de l'authenticité.

Un jardin symbolique

Le Jardin des Premières-Nations est sillonné de petits sentiers. Sous les grands arbres matures, on a planté des végétaux indigènes. Et tout y reprend graduellement un air sauvage. Sauf pour les plaquettes identifiant les plantes, qui nous rappellent que nous sommes dans un jardin botanique, jouant ainsi leur rôle éducatif.

On voit des pierres gravées couchées sur le sol, et des aménagements discrets çà et là. Une grande tente de toile, des poteaux de tipi, une hutte de sudation, une palissade...

Les régions du Québec y sont symboliquement représentées. La forêt décidue (comme elle l'est dans

la région de Montréal et tout le sud du Québec; le terme «décidu» qualifiant les arbres qui perdent leurs feuilles en automne, comme l'érable et le chêne), la forêt de conifères (à feuilles persistantes) plus au nord, et puis un tout petit échantillon de la toundra où il n'y a plus de forêt.

La particularité aquatique du territoire québécois est représentée par un grand étang où l'on trouve des canards, des tortues et des moules d'eau douce sous une abondance de nénuphars en fleurs. Il n'y manque que l'original.

Des Autochtones accueillants

Le pavillon lui-même est effacé. On a évité le rustique et la pacotille. On n'y trouvera pas d'«Indien» à plumes. L'essentiel se trouve ailleurs. Dans la nature, bien sûr, mais par-dessus tout, dans l'accueil chaleureux des animateurs: toujours de jeunes Autochtones.

Mais sa plus grande richesse, repose dans le travail de ses jeunes animateurs. C'est là, peut-être, que se trouve le concept le plus original et réussi de ce jardin. À chaque fois, je suis frappé par leur accueil patient et enthousiaste, par leur disponibilité et leur douceur. Il faut souligner cette réussite! D'ailleurs, il me semble qu'on ne parle pas assez de ces qualités autochtones, d'accueil et de douceur, dont j'ai pu faire l'expérience à d'autres occasions.

Dans la culture amérindienne, l'homme est le frère des animaux, des plantes, et des éléments. Il en est indissociable, et c'est lui qui nous guide dans ce Jardin des Premières-Nations, dont le rôle est à la fois éducatif et social.

Sylvie Paré, maître d'oeuvre

J'ai rencontré Mme Sylvie Paré dans ce jardin pour une entrevue. La forêt vivante nous entoure, dans ce bureau, où elle entre par deux murs vitrés.

Mme Paré, est le maître d'oeuvre de tout l'aspect humain de ce jardin. Sa tâche inclut le recrutement puis la formation des jeunes Autochtones dont le travail d'animation fait parler positivement d'eux.

Racines amérindiennes

Malgré son apparence physique qui lui vient de son père (elle est blonde aux yeux bleus), Mme Paré est elle-même autochtone: Wendat par sa mère. Un grand-père et un arrière-grand-père maternels ont d'ailleurs été chefs à Wendake, près de Québec.

Certes, il y a beaucoup de métissage chez nous, depuis le début de la Nouvelle-France. Or, «la culture ne se transmet pas de manière génétique», nous dit Mme Paré. C'est aussi une question de choix personnel et de vouloir retrouver ses racines identitaires.

Mme Paré possède une formation en art ainsi qu'une maîtrise en muséologie. Ses origines amérindiennes ont influencé ses orientations professionnelles. Elle a été conservatrice de l'art autochtone pendant 2 ans pour le Musée canadien des Civilisations à Gatineau. Mais elle préfère la «culture vivante», nous dit-elle, c'est-à-dire «le processus de création de la culture», à la conservation d'objets dans un musée.

Au départ, son intérêt pour le Jardin des Premières-Nations reposait justement sur «la revalorisation de la culture autochtone». Car à son arrivée à Montréal en 1989, elle avait bien remarqué qu'on n'en trouvait pas beaucoup de traces dans cette ville.

Naissance du jardin

Curieusement, ce lieu consacré à la culture autochtone est venu bien tard au Jardin botanique.

Quand on lui demande pourquoi, Mme Paré explique: le frère Marie-Victorin (1885-1944), fondateur du Jardin botanique, et Henry Teuscher (1891-1962), son architecte paysagiste, voulaient un jardin amérindien depuis le début (un jardin de plantes médicinales

«indiennes»). Cela faisait partie des plans. Et il y a bien eu quelques tentatives, mais aucune n'a duré.

C'est lorsque Pierre Bourque était maire de Montréal en 2001 que le projet fut finalement accepté. On se souviendra que M. Bourque avait dirigé avec passion le Jardin botanique avant d'être maire (le Jardin de Chine fut son plus grand projet).

Et puis la volonté politique municipale, souligne Mme Paré, était peut-être appuyée par le 300e anniversaire (1701-2001) de la Grande Paix de Montréal, un important traité signé entre les nations amérindiennes et les Français, que l'on se proposait de célébrer.

La planification du projet avait débuté en 1999, avec l'approbation de l'APNQL (Assemblée des Premières Nations du Québec et du Labrador). L'organisme Tourisme Montréal contribua au financement de ce jardin avec la Ville. Mais on n'a bénéficié d'aucune subvention fédérale.

Insécurité identitaire

Peut-être parce que les Québécois sont eux-mêmes en quête d'identité, ils ont longtemps semblé moins ouverts à la culture autochtone



Jardin des Premières-Nations

que le reste du Canada, comme si celle-ci se trouvait pour eux «dans un angle mort», nous dit Mme Paré. On trouve, par exemple, de l'art autochtone contemporain à l'aéroport de Vancouver, mais pas à celui de Montréal.

Le Québec s'est ouvert à l'apport des immigrants et à leur influence, mais pas assez aux Autochtones. Ainsi, on a eu un Jardin japonais, puis un Jardin chinois avant d'en avoir un consacré aux Premières Nations.

On note quand même, récemment, un intérêt plus grand des auteurs québécois pour cette culture et l'émergence d'une littérature autochtone chez nous. Il faut que ce rayonnement se poursuive.

«Si les Québécois reconnaissent la part amérindienne qui est en eux et dans leur culture, ils comprendraient mieux les Autochtones», nous dit Mme Paré. «Les premiers arrivants européens ont survécu grâce à l'assistance des Amérindiens, qui leur ont appris à s'adapter à un nouveau climat. Si l'on voulait dresser l'inventaire de tous nos emprunts à leur culture, la liste serait longue.»

Protéger la Terre Mère

Nous pouvons encore beaucoup apprendre des valeurs autochtones. Des valeurs communautaires basées sur l'écoute et le respect de l'autre. Mais aussi des conceptions écologiques, à l'opposé de la surexploitation commerciale de la pêche, des forêts et des mines, qui a déjà fait tant de dommages au pays.

«Le message de protéger la Terre Mère est naturellement toujours au centre de notre action», nous dit Mme Paré. «Les communautés du Nord ont beaucoup souffert de la pollution par les mines et de l'oppression des grandes entreprises. On pense aussi au cercle vicieux de

la surexploitation des forêts. Bravo à Richard Desjardins pour ses deux films [en collaboration avec Robert Monderie], *L'erreur boréale* (1999), qui dénonce les coupes à blanc et *Le peuple invisible* (2007), sur les Algonquins et le pillage de leurs ressources naturelles. Il est un véritable allié des Autochtones et l'on se doit de souligner son travail.»

Un lieu de guérison

L'aspect spirituel est important dans la culture autochtone et, par conséquent, il l'est aussi pour ce jardin. Dans le cadre de l'animation, Mme Paré s'assure de la collaboration de personnes qualifiées dans ce domaine, et elle accueille des Aînés, des personnes-ressources qui peuvent procéder aux cérémonies traditionnelles.

De plus, le sacré et l'art sont intimement liés: «L'art est sacré pour moi. C'est une activité qui vient de l'intérieur, une recherche d'absolu, un travail sur soi, une façon d'avancer dans nos valeurs.»

Apprendre à s'exprimer

Au départ, beaucoup de jeunes Autochtones éprouvent des difficultés à s'exprimer. Parfois, ils ne maîtrisent pas suffisamment ni le français, ni leur langue maternelle. Puis ils se sentent déracinés en ville, loin des valeurs de leur réserve.

Des organisations les aident à s'exprimer, par exemple: «Ondinnok»,

une compagnie de théâtre amérindien fondé à Montréal en 1985 ou «Wapikoni Mobile», initiée par la cinéaste Manon Barbeau, fille du peintre Marcel Barbeau (signataire du *Refus global*). Le Wapikoni offre des studios mobiles de vidéo et d'enregistrement qui parcourent les réserves et donnent l'occasion aux jeunes de faire l'expérience du cinéma et de la musique.

«Il est urgent de valoriser les jeunes des réserves et leurs talents. Car ces peuples ont dû affronter d'énormes difficultés d'adaptation. Il y a eu une véritable cassure et un rejet de part et d'autre», nous dit Mme Paré. «D'autre part, ce qui est bien avec le Jardin des Premières-Nations, c'est qu'il est permanent, alors que l'avenir de beaucoup de projets n'est pas toujours assuré.»

Valoriser sa culture

«Avec nous, et à travers leur formation et leur travail, les jeunes apprennent à se valoriser et à valoriser leur culture. Dans leur travail, on leur demande de partir de leur histoire, de leur passé, mais aussi de leur présent. Dans tout ce que nous faisons, nous souhaitons mettre en valeur les artistes et les artisans actuels, ceux d'aujourd'hui, et la beauté de leurs œuvres.»

Jeunes animateurs

En ce moment, la plupart des jeunes animateurs sont des Innus. Mais presque toutes les onze nations au-

Regrouper les forces

Mme Paré participe à 2 comités du «Réseau pour la stratégie urbaine de la communauté autochtone à Montréal» dont le but est d'améliorer la qualité de vie des Autochtones en milieu urbain.

Ce réseau regroupe plusieurs organismes et leur donne une

plus grande influence, en regroupant les forces.

Son action au cœur de ce réseau, à un niveau artistique et culturel, lui a permis de développer un fonds pour les arts et la littérature autochtones, en collaboration avec le ministère de la Culture du Québec.

Le Canada,

tochtones du Québec ont été représentées au cours des années.

Les jeunes sont heureux de pouvoir échanger entre eux et de nouer des amitiés. Le Jardin offre un «support solide pour intégrer une vie saine et protégée au cœur de la ville. Sinon, c'est difficile pour eux», nous dit Mme Paré.

Le problème, c'est qu'il s'agit d'un emploi saisonnier, de mai à octobre. Et avec les règles de plus en plus sévères de l'assurance-emploi, ce travail peut devenir plus précaire.

«J'essaie d'être à leur écoute. Je leur demande de partir de leur propre culture, de leurs valeurs pour entrer en contact avec le public. Et ils prennent tout le temps nécessaire pour écouter et parler avec les visiteurs. Car il y a beaucoup de stéréotypes et de clichés à déconstruire, et il s'agit de travailler sur le changement des mentalités.»

Groupes scolaires

«Beaucoup de groupes scolaires visitent le Jardin, parce que l'histoire autochtone est maintenant devenue obligatoire au deuxième cycle du primaire. Mais ce serait mieux si elle l'était déjà au premier. Car il s'agit de désamorcer les fausses perceptions dès le plus jeune âge, autant que possible.

Et ainsi, le travail des jeunes animateurs se fait beaucoup au niveau de la tradition orale. Mais ce n'est pas

facile de recruter des jeunes pour travailler au jardin. Parce qu'ils doivent quitter leur communauté et leur famille. nous dit Mme Paré.

Les Premières Nations en France

En 2010, le Jardin botanique de Montréal a été invité à établir un jardin amérindien en France. Sylvie Paré fut chargée de ce projet que l'on nomma «Ohtehra» (ce qui signifie «racines» en langue wendat). Ce lieu se trouve dans les «Jardins

fruitiers» de Laquenexy, une petite ville près de Metz, en Moselle.

On y découvre les cultures amérindiennes du maïs, des haricots et des courges (les Trois Sœurs), ainsi que du tabac et des plantes médicinales. Les animateurs du Jardin y travaillent depuis 2010. Ils contribuent à donner aux Français une image plus juste et actuelle des Amérindiens, loin des stéréotypes habituels.



Programmation

L'animation à l'intérieur du Jardin des Premières-Nations commence le 22 juin (le lendemain de la «Journée nationale des Autochtones» au Canada) et se termine le 3 novembre.

L'animation comprend des expositions, des ateliers et des rencontres, en plus des conversations entre les animateurs et les visiteurs.

Rappelons que juin est aussi le «Mois national de l'histoire autochtone» au Canada, tandis que le 9 août correspond à la «Journée internationale des peuples autochtones», tel qu'établi par l'Assemblée générale des Nations unies en 1995.

Pour une programmation plus détaillée, consulter le lien : <http://ow.ly/lKjPw>

Relations et collaborations

NORMAND CHAREST

Les Premières Nations disent que nous sommes venus sur Terre pour établir des «relations». C'est une notion que nous gagnerions à approfondir. Et peut-être même à nous approprier, puisque nous habitons tous sur le dos de la même grande tortue, qui est notre Mère Terre commune.

Par la confrontation, nous coupons ces relations. Ce n'est qu'en établissant des relations authentiques et en les maintenant que nous pouvons nous diriger vers l'harmonie. Patiemment, pas à pas. En écoutant beaucoup – et en nous exprimant clairement, sans animosité.

Avec une telle attitude, il n'est pas question de vouloir être le premier, de se mettre en valeur, de gonfler son ego. Puisque notre épanouissement personnel passe par la collaboration. Comme c'est le cas pour chaque plante, chaque animal dans ce monde.

Ce serait un bon enseignement de prendre l'écosystème comme modèle. Aucune espèce ne peut exister et subsister sans relation avec les autres. Il s'agit d'un ensemble dans lequel chacun reçoit et chacun donne. Y compris son propre corps.

D'abord prêté, à notre naissance sur Terre (formé d'une multitude d'éléments «empruntés» au stock de matériaux de la nature), puis redonné à la Terre, lorsque nous la quittons (décomposé en ses éléments d'origine). Encore un bel exemple du recyclage, qui est à la base du fonctionnement de la nature.



Photo: Howl

Le grand écologiste québécois Pierre Dansereau (1911-2011) a aussi beaucoup insisté sur l'importance de la collaboration dans la Nature.

Dans les anciennes croyances autochtones, les animaux donnent leur corps pour nourrir et habiller leurs frères humains.

Les Trois Sœurs (Maïs, Fève et Courge) ont jailli du corps de la Première Femme décédée, afin de nourrir ses descendants.

Darwin a parlé de la survie du mieux adapté, mais il ne faut pas y voir une lutte individualiste et sans merci, car les individus doivent déjà se rassembler en communauté pour survivre: en meute, en trou-

peau – sans parler de l'interdépendance entre les espèces.

La collaboration est donc, elle aussi, bien incluse dans les lois de la Nature. D'ailleurs, la lutte pour la survie est une incitation à demeurer en mouvement et à poursuivre l'évolution. Et non pas une course aux podiums, aux rubans et aux médailles.

Se servir de Darwin pour justifier une sorte de capitalisme sauvage, où le plus fort gagne et empoche le plus possible, sans égard pour ceux qui souffrent et qui manquent de tout, est parfaitement contraire aux lois de la Nature.

Et ce qui est contraire aux lois de Nature est appelé à disparaître.

Le Canada,

Une nation métisse qui s'ignore ?

«Nos garçons se marieront à vos filles et nous ne ferons qu'un seul peuple» (Champlain)

NORMAND CHAREST

Selon le penseur John Ralston Saul,* le Canada serait une nation métisse qui s'ignore. Une nation fortement influencée par les valeurs autochtones, mais qui ne le reconnaît pas encore.

Peuple renouvelé

Il s'agit d'une thèse surprenante, qui pourrait soulever des passions de part et d'autre. Mais la thèse est aussi séduisante à plusieurs points de vue, puisqu'elle permet d'assumer ce que nous sommes devenus au cours des siècles, et non plus ce que nous étions à notre arrivée de France, d'Angleterre, d'Irlande ou d'Écosse.

Nous sommes devenus autres et nous ne pouvons plus seulement parler que de nos origines européennes, desquelles nous nous sommes éloignées.

Notre pays est définitivement métissé. Et nos quatre siècles de cohabitation avec les Autochtones ont laissé plus de traces que nous le croyons. Et cette influence grandit.

Métissage culturel et physique

L'auteur cite cette phrase surprenante de Champlain, lorsqu'il disait à ses alliés amérindiens: «Nos garçons se marieront à vos filles et nous ne ferons qu'un seul peuple.» «Je ne peux imaginer aucun autre gouverneur, fût-il français, anglais ou autre, qui affirme une telle chose entre le seizième et le dix-neuvième siècle. Dans cette phrase, il révèle la véritable nature des relations franco-amérindiennes d'alors, basée sur l'égalité des deux parties» (John R. Saul).

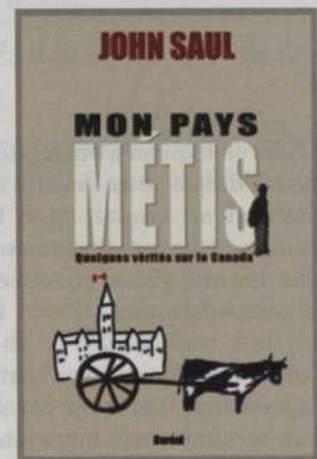
Durant le Régime français, près de la moitié de tous les hommes en Nouvelle-France vivaient de la traite des fourrures. Et beaucoup d'entre eux marièrent des Amérindiennes.

Les Autochtones ne se préoccupaient pas de pureté raciale. À partir du moment où vous étiez accepté dans la communauté, par mariage, adoption ou autrement, c'est comme si vous y étiez né.

Aux 17^e et 18^e siècles, le métissage ne causait aucun problème, ni chez les Amérindiens, ni chez les Blancs. Il était même nécessaire à la collaboration et au commerce entre les deux groupes. Les Français s'adaptèrent aux conditions des lieux en adoptant les moyens de transport autochtones: canots d'écorce, traîneaux à chiens, raquettes; les vêtements de cuir et de fourrure, dont les mocassins; le mode de vie en plein air, la nourriture sauvage abondante, les herbes médicinales. Les Canadiens français apprenaient les langues amérindiennes et faisaient la guerre comme eux. La popularité de ce mode de vie fut si répandue que les autorités tentèrent d'ailleurs de s'y opposer.

Ce n'est qu'au 19^e siècle, et particulièrement à l'époque victorienne, que s'est affirmée la supériorité européenne, en même temps que les populations indiennes déclinaient, à cause des territoires qui diminuaient et des maladies apportées d'Europe.

Selon l'auteur, nous faisons fausse route en prenant des modèles



européens ou états-uniens, à mesure que nous nous éduquons; les mythes américains et parisiens ne correspondent pas à notre réalité canadienne.

Nous faisons aussi fausse route en donnant la prédominance à l'écrit sur l'oral. La Cour suprême du Canada reconnaît la valeur des traditions orales.

Le mythe du progrès

Il y a aussi un mythe du progrès. Comme si celui-ci ne reposait que sur l'évolution technologique, sur l'accumulation de biens matériels et l'exploitation de la Nature. Comme si les arbres, la terre et les animaux n'étaient que des matières premières à notre disposition.

La Terre n'est pas qu'un vaste entrepôt réservé au marchandage. Elle est avant tout un milieu de vie plein de beauté.

Et cette beauté n'est possible que dans la relation respectueuse des humains avec toutes les formes de vie et tous les éléments.

* Livre cité, de John Ralston Saul, *A Fair Country: Telling Truths about Canada*, 2008 - *Mon pays métis: quelques vérités à propos du Canada*, 2008.

Une histoire centrée sur les Blancs

NORMAND CHAREST

L'histoire qu'on a enseignée n'est sans doute pas aussi universelle qu'on voulait bien le prétendre. Elle est fortement teintée par une vision européenne et blanche du monde.

Nous connaissons bien l'anthropologue Serge Bouchard par sa belle voix profonde et chaleureuse. Par ses propos éloquentes que l'on entend à la radio ou à la télévision. Et aussi par ses écrits publiés dans *Le Devoir* et dans diverses revues, puis regroupés en de nombreux livres bien appréciés.

Son livre *C'était au temps des mam-mouths laineux* (2012), une collection de 25 essais, ne se lit pas nécessairement d'un seul coup. C'est un peu comme du sucre d'érable: très bon, mais riche et concentré. On en prend un morceau et on le laisse fondre dans la bouche. De la même manière, on lit un des essais de l'auteur, puis on y réfléchit.

Serge Bouchard nous fait réaliser à quel point l'histoire, qu'on nous a enseignée, ne correspond pas à ce qui a été réellement vécu par nos ancêtres. Ainsi la présence française aux États-Unis a été oubliée ou effacée. Les Amérindiens sont presque absents de l'histoire, alors qu'ils peuplaient tout le continent que nous avons accaparé. Ce que l'on nous a présenté comme l'histoire universelle objective et raisonnée n'était, en fait, qu'une épopée à la gloire des Blancs d'origine européenne qui se posaient en héros, les autres peuples se fondant totalement dans le paysage et dans l'oubli.

Nos guides méconnus

On a occulté la présence des Noirs

dans notre histoire, comme le raconte Lilian Thuram dans son livre *Mes étoiles noires*, dont nous avons parlé dans le magazine *Reflète de Société* de février 2013.

De même, les Amérindiens ont été nos guides sur ce continent. Un Nouveau Monde pour les Européens, mais une vieille terre pour les Autochtones bien enracinés.

On a probablement sous-estimé, aussi, les effets du métissage sur notre société, des effets peut-être plus importants qu'on n'a pu le reconnaître jusqu'à maintenant.

L'histoire ... ne correspond pas à ce qui a été réellement vécu par nos ancêtres

Métissage par le mariage, mais aussi culturel, par l'adoption de pratiques autochtones par les colons d'origine française.

L'histoire reposait sur une vision centrée sur l'Européen civilisé considéré comme supérieur aux autres races. Jusqu'à tout récemment, *Tintin au Congo* ou les films de cowboys et d'Indiens ne constituent pas que des exceptions, mais plutôt une norme.

Le premier homme à se rendre au Pôle Nord, un Blanc américain? Il dépendait plutôt de son assistant Noir sans lequel il n'aurait pas réussi. Et, encore plus ridicule, on ne parle même pas de la présence des Inuits dans ce pays qui était le leur. Le premier homme à atteindre le sommet de l'Himalaya, un Blanc? Grâce aux guides sherpas locaux sans lesquels il ne se serait pas rendu bien loin.

Les explorateurs Lewis & Clarke aux États-Unis, les premiers à atteindre le Pacifique? Pas sans leurs deux guides et interprètes, une Amérindienne et son conjoint Canadien français, qui faisaient le lien avec les peuples autochtones dont ils traversaient le territoire.

Une histoire à réécrire

En 1534, Jacques Cartier découvre ce coin d'Amérique et en prend possession au nom du roi de France? Il ne s'en est sûrement pas vanté devant les Amérindiens qui l'ont accueilli pacifiquement, dans ce qui était déjà leur pays. Ces Indiens qui

les soigneront par les plantes, lorsqu'ils seront atteints du scorbut.

Dans une interview à la télé, Florent Vollant, lui-même Innu, racontait que son père et son grand-père travaillaient comme guides pour les arpenteurs, les géologues, etc. Tous les explorateurs ont reposé sur des guides locaux, sans vraiment leur en donner crédit.

L'histoire fut longtemps une affaire de Blancs et d'hommes, et non pas une véritable histoire de l'humanité. Une histoire écrite et biaisée, qui ne tenait pas suffisamment compte des traditions orales, des femmes et de la diversité culturelle. Il est grand temps de la remettre en question pour voir les choses telles qu'elles sont et pour repartir du bon pied.

L'humanité est belle dans sa diversité: multicolore, multiculturelle, féminine et masculine.

Zitkala-Ša: écrivaine

NORMAND CHAREST

Nous avons pu lire des textes, des discours impressionnants de chefs amérindiens du 19^e siècle, comme ceux de Chef Joseph ou de Sitting Bull, la plupart du temps traduits et écrits en anglais par des auteurs blancs. Mais Zitkala-Ša (1876-1938) est une écrivaine sioux, une femme au talent littéraire reconnu en son temps, dont les textes furent publiés, entre autres, dans les magazines *Harper's* et *Atlantic*, de 1900 à 1902. Puis dans le *American Indian Magazine* dont elle fut la rédactrice en chef de 1918 à 1920.

Son livre le plus apprécié regroupe des *Histoires amérindiennes* (*American Indian Stories*) qui racontent son enfance traditionnelle dans un tipi, habillée de peau de daim et de mocassins, à courir dans les herbes hautes, élevée par une mère qui «ne m'enseignait aucune peur, sauf celle de s'imposer aux autres».

À l'opposé, nous retrouvons la pression, la présence de plus en plus contraignante des Blancs. Son éducation dans une école résidentielle de l'Est, où elle apprit à parler l'anglais, à lire et à écrire cette langue, loin de sa mère et de sa culture.

Nous découvrons la déchirure entre la vie libre, harmonieuse et naturelle de la fillette sioux des prairies de l'Ouest, aimée et respectée parmi les siens... Et la vie rude, froide et cruelle imposée aux enfants indiens dans les écoles blanches de l'Est, où on voulait les transformer.

La tragédie des pensionnats «indiens», dont on entend parler dans



l'actualité, était déjà une réalité vers la fin du 19^e siècle, et l'auteure sioux nous en offre un des premiers témoignages directs. Le témoignage d'un déracinement.

Papiers de la culture blanche

«Pour les papiers de l'homme blanc [les diplômes qui lui permettront d'enseigner dans des écoles indiennes], j'ai abandonné ma foi dans le Grand Esprit», écrit-elle. «Pour ces mêmes papiers, j'ai oublié le pouvoir de guérison des arbres et des ruisseaux.»

«Parce que la conception de la vie de ma mère me paraissait trop simple, et que je n'en avais aucune, je l'ai délaissée. Je ne me suis fait aucun ami parmi les Blancs qui me repoussaient. Comme un jeune arbre, je fus déraciné de ma mère, de la nature et de Dieu.

En établissant ces écoles pour nous éduquer, disait-elle, les Blancs se sont vantés de leur charité envers les Indiens d'Amérique du Nord. Mais peu se sont demandé ce qui se cachait derrière cette prétendue civilisation qu'on nous offrait, la vie véritable ou la mort durable».

Elle a fondé le *National Council of American Indians* en 1926, pour militer en faveur du droit des Autochtones des États-Unis, un organisme qu'elle dirigea jusqu'à sa mort en 1938.

Zitkala-Ša (1876-1938), *American Indian Stories, Legends, and Other Writings*, Penguin Classics. Extraits traduits par N. Charest.

Prière d'une Indienne au sommet d'une colline

(printemps 1919)

«Grand Esprit, pour le don superbe de la conscience individuelle, je remercie d'un cœur débordant! Pour ta grande loi qui protège ma place dans les espaces où s'accrochent la myriade d'étoiles, le soleil, la lune et la terre, je remercie de toute mon âme!

Le long de mon sentier dans les terres sauvages, des rêves terribles m'assaillent la nuit et le jour, et je crains la destruction. Ta puissance m'éveille! Alors, oh alors, je me réjouis de réaliser que les désastres terrestres ne peuvent tuer mon esprit. Je te remercie de m'éveiller!

Pauvre dans une terre d'abondance, sans amis dans une tanière de voleurs. Sans nourriture ni vêtements, malade et fatiguée de la terre... voilà les terreurs de mes rêves, de nuit et de jour. Grand Esprit, je te remercie de me réveiller!

Personne ne peut me priver de toi! Et du don de la vie consciente, en esprit!

Au sommet de la colline, je prie, je sens ta présence proche. Ma force est renouvelée comme celle de l'aigle. Un nouveau courage m'apporte sa vision. Je vois l'aube de la justice pour les Indiens, même sur la terre; et maintenant, Grand Esprit, mon cœur est plein de joie!»

Loi sur les Indiens

FLORA LASSALLE

La loi sur les Indiens, mise en vigueur en 1867, avait pour but de protéger les terres ancestrales contre les colons. Malheureusement, elle a permis d'assimiler et de contrôler les Autochtones. Le gouvernement sud-africain s'est inspiré de cette législation canadienne pour créer l'apartheid en 1940.

L'État criminalise les cérémonies spirituelles, empêche les Indiens de voter, de posséder des terres et de sortir de leur réserve sans autorisation. Il impose ses lois sur la chasse, les ventes et la culture. Elle décharge les parents de leurs droits sur leurs enfants.

Même si la majorité de ces articles ne sont plus en vigueur au

jourd'hui, la loi sur les Indiens existe toujours. Un Indien ne peut toujours pas être propriétaire. Les réserves appartiennent intégralement au gouvernement fédéral qui peut saisir les biens d'un individu à tout moment. Les résidents peuvent, au mieux, se voir accorder un certificat de possession attestant le droit d'occuper une propriété pour un certain nombre d'années. Les banques ne pouvant saisir de biens sur les réserves refusent les demandes de prêts.

Jusqu'en 1985, si une femme non Indienne se mariait et enfantait d'un homme Autochtone, elle et sa progéniture se voyaient attribuer le statut d'Indien. Par contre, si un homme non Indien se mariait

avec une Autochtone, ni lui, ni leurs enfants ne pouvaient acquiescer ce statut. La loi sur les Indiens fut particulièrement nocive pour les femmes. Encore aujourd'hui, si l'une d'entre elles divorce de son mari, elle peut être expulsée de son logement sans aucun recours. Elles ne possèdent pas non plus l'égalité du droit de parole dans les conseils de bandes. L'association des femmes autochtones du Canada luttent contre les nombreuses injustices dont elles sont victimes.

La loi sur les Indiens perpétue la discrimination. Amnistie internationale et les Nations Unies l'ont dénoncée à plusieurs reprises car elle va à l'encontre des droits fondamentaux de la personne.

Un peu d'histoire

- En 1831, le gouvernement canadien instaure des pensionnats pour les enfants autochtones afin de «tuer l'Indien en eux». Dirigés par des religieux, les pensionnats avaient pour but de les assimiler à la culture des Blancs. Pendant 167 ans, 150 000 Autochtones, soit cinq générations, ont passé leur enfance dans ces institutions.
- En 1876, l'État criminalise les cérémonies spirituelles, empêche les Indiens de sortir de leur réserve sans autorisation, impose des lois sur la chasse, les ventes, la culture des Autochtones et réprime considérablement leurs droits d'expression.
- En 1907, une enquête réalisée par le périodique *Montréal Star* prouve que 24% des enfants mourraient dans les

pensionnats et que ce chiffre s'élevait à 42% si l'on comptait aussi les enfants qui mourraient dans leur famille, après avoir été renvoyés à cause d'une maladie grave.

- Les Inuits subissent des déplacements en Arctique à partir de 1934 sous l'ordre du ministère de l'Intérieur du Canada pour des raisons économiques, puis militaires. Un bouleversement énorme pour ce peuple vivant sur les mêmes terres depuis 6 000 ans!
- Mise à mort de 20 000 chiens huskies en 1950 sans consultation préalable de leurs maîtres inuits afin «d'assurer la protection des collectivités contre les maladies et les attaques attribuées aux chiens» (Fondation autochtone de guérison, 2007).
- À mesure qu'on découvre l'ampleur de l'abus sexuel en-

vers les jeunes commis sous le régime des pensionnats, certains avancent même que le régime des pensionnats n'était rien de moins que de la «pédophilie institutionnalisée» (Vivian Tait, 2003).

- «Le Gouvernement du Canada reconnaît le rôle qu'il a joué dans l'instauration et l'administration des écoles. Particulièrement pour les personnes qui ont subi la tragédie des sévices physiques et sexuels dans les pensionnats et pour celles qui ont porté le fardeau en pensant, en quelque sorte, en être responsables, nous devons insister sur le fait que ce qui s'est passé n'était pas de leur faute et que cette situation n'aurait pas dû se produire. À tous ceux d'entre vous qui ont subi cette tragédie dans les pensionnats, nous exprimons nos regrets les plus sincères» (Gouvernement du Canada, 1998).

Cérémonie du soleil levant

Quatre Évènements nationaux ont eu lieu avant celui de Montréal. Au début de chacun, un feu sacré était allumé et entretenu par le gardien du feu. Il perdurait jusqu'à ce que la rencontre s'achève, permettant d'offrir chaleur et protection à tous les participants pour favoriser leur guérison. Des cendres étaient prélevées pour être reversées dans le feu suivant à la fin de chaque cérémonie, tradition qui a perduré lors de l'Évènement national organisé à Montréal. Ainsi le feu sacré qui brûla à Montréal regroupait les cendres de tous les événements précédents.

La cérémonie du soleil levant, lorsque les premiers rayons de soleil se font entrevoir. Les participants se placent autour du feu pour rendre hommage aux victimes des pensionnats par des prières et des offrandes. Après s'être purifiés et recueillis, tous les participants qui en éprouvent l'envie sont invités à venir prendre le bâton de parole et partager leur ressenti avec les personnes présentes dans le cercle.

Pensionnat autochtone: processus de guérison

Pendant trois jours s'est tenu à Montréal l'«Évènement national du Québec» organisé par la Commission de vérité et réconciliation du Canada. Une occasion d'entendre des histoires de personnes venues des quatre coins du pays pour parler de ce qu'ils ont vécu et subi. Une rencontre bouleversante.

Malgré leurs souvenirs cauchemardesques, tous semblaient optimistes concernant l'avenir. Cet

événement fut l'occasion de témoigner afin de «fermer les portes de l'enfer». Certains discours débordaient d'émotions.

Devant les témoignages, l'une d'entre elles leva les bras au ciel et hurla de désespoir face à une scène de viol. Cinq personnes accoururent pour l'embrasser et la reconforter. La notion de collectivité s'est faite fortement ressentir: le but étant d'affronter cette mémoire ensemble.

Les cérémonies du soleil levant organisées chaque matin permirent à toutes les personnes qui le souhaitaient de se recueillir.

Ces trois journées aidèrent certains à continuer leur processus de guérison et à d'autres de le débiter, entourés de gens de confiance. Cette guérison est incontournable. Selon un chef algonquin: «Pour que la cure fonctionne, tout le monde doit arriver à assumer le passé.»

Les participants s'expriment

«Prendre un enfant, c'est arracher le cœur d'une famille.»

«Nous sommes les plus pauvres dans l'un des pays les plus riches.»

«L'école résidentielle était faite de briques et sur chacune de ces briques, on pouvait lire l'inscription "Canada".»

«Ce n'est pas en détruisant que l'on va réussir, c'est en construisant ensemble.»

«I believe truth will
set me free.»

«Je parle de mon passé pour fermer les portes de l'enfer.»

«Vivre comme si échouer n'était pas possible...»

«Un événement de quelques minutes peut rester pour toujours dans notre cœur. La seule façon de le dépasser serait de nous arracher le cœur.»

«Si l'on n'a plus de respect pour la nature, on n'en a pas non plus pour les hommes.»

Photo: Normand Charest

Loi sur les Indiens

Entretien avec Alice Jerome

La douleur, moteur de changement

FLORA LASSALLE

Alice Jerome est algonquine. Elle a passé huit ans dans le pensionnat autochtone de Saint-Marc-de-Figuery (en Abitibi), un épisode qui a fortement marqué sa vie. Alors que beaucoup tentent d'oublier, Alice en parle et sublime ses souffrances grâce à l'art et à l'entraide.

Vie au pensionnat

«Le pensionnat a été un passage marquant. Après l'avoir vécu, j'ai eu à choisir s'il se devait d'être destructif ou productif. J'ai choisi la deuxième option, même si elle impliquait des moments difficiles.»

Pendant huit ans, Alice a passé dix mois par an au pensionnat. «Quand le mois d'août arrivait, j'y pensais déjà avec horreur». Durant cette période, elle ne rentre pas chez elle et ne voit pas ses parents: «Une séparation fait toujours mal. Quand t'es jeune, tu ne le comprends pas. Pour mes parents, ce fut très difficile. Nous étions trois enfants. Les pensionnats ont détruit ma famille alors que nous n'avions aucun problème.»

Les religieux n'ont qu'un seul mot d'ordre: «tuer l'Indien qui réside dans chaque enfant». Tout est mis en place pour dénigrer leur culture et leurs traditions: «Rien ne nous était expliqué, on devait faire les choses, sinon on était punis. Tout était fait par la force, nous vivions toujours dans l'angoisse de la punition. Régulièrement, on nous coupait les cheveux, tout le monde avait la même coupe. Même à ce moment-là, les religieux ne faisaient preuve d'aucune douceur. On aurait dit qu'ils faisaient exprès de nous faire mal.»



Photo: Bibliothèque et archives Canada

«Les choses du quotidien, comme se brosser les dents, je n'ai jamais eu de plaisir à les faire parce que les religieux vérifiaient toujours si on l'avait fait comme il faut. On n'était jamais sûr de nous. Rien n'était à notre portée, car on ne nous faisait pas confiance. Tout ce dont on avait besoin était enfermé dans des placards auxquels nous n'avions pas accès.» Alice reste pensive: «Je me demande si j'avais une brosse à cheveux... non. Une petite fille qui n'a même pas sa propre brosse à cheveux... C'est dire à quel point on manquait d'intimité!»

Dans ces écoles, les enfants n'ont pas le droit de se forger d'attaches. «J'ai été séparée de mon frère et de ma sœur, les religieux s'assuraient que nous n'avions aucun lien avec personne. On séparait les familles, les garçons des filles et les enfants d'âges différents. Ils faisaient tout pour casser les liens affectifs et familiaux. Ils ont bien réussi. Je n'ai plus de contact avec mon frère.» Les parents d'Alice vivent alors à une vingtaine de kilomètres du pensionnat dans la ville d'Amos, mais jamais ils ne viennent leur rendre visite. Alice le comprend, car selon elle, les religieux étaient très hy-

pocrites. Accueillants lorsque les parents étaient là, ils écoutaient toutes les conversations et redevenaient violents à la seconde où la famille passait la porte pour partir.

Au fil des jours, ces pensionnats apprennent aux enfants à dénigrer leur identité en leur imposant les aspects les plus pompeux de la culture occidentale. On prie à genoux chaque jour, mais l'amour, l'art et la spiritualité sont prohibés. Les enfants n'ont même pas le droit de dessiner. «On éteint la créativité, car elle permet de trouver des solutions. Ils nous voulaient sans ressource, tristes et dépendants. Malgré sa résilience, Alice garde en elle un traumatisme profond: «Je ne me sens pas en sécurité, j'ai toujours peur et je me protège beaucoup. Je me demande souvent: "Qu'est-ce qu'on va penser de moi?" J'ai peur d'avancer, de la façon dont les autres perçoivent mes différences.»

Les photos de classe de ces pensionnats en témoignent toutes: «Aucun enfant ne sourit jamais.»

«Dans mon entourage, peu arrivent à en parler. Peut-être ne sont-ils pas prêts à faire face à la douleur...»

Prendre du recul

Après le pensionnat, ses parents tiennent à ce qu'elle finisse l'école secondaire à Amos. À dix-huit ans, Alice part de chez elle. «Je voulais m'éloigner de tout ce qu'il se passait. Mes parents buvaient beaucoup et il y avait trop de violence.» Elle va rejoindre sa sœur qui travaille dans une manufacture aux États-Unis. «Je suis partie, mais je n'ai jamais oublié ma culture. Malgré les moyens mis en œuvre dans les pensionnats, l'Indien est invincible, car il est une partie inhérente de notre personne. Le tuer, c'est tuer le corps qu'il habite.»

«À mon retour, en 1980, je suis revenue dans ma communauté. J'ai alors été intervenante en toxicomanie. Les aléas de la vie m'ont poussée à m'investir dans divers programmes d'aide et de soutien. J'ai voulu défendre les plus démunis.»

C'est ainsi qu'Alice commence une longue carrière en intervention sociale. Elle a été directrice en santé communautaire dans un Centre d'amitié autochtone, directrice des services sociaux, directrice de santé et directrice au *Wanaki Center*, centre spécialisé entre autres dans les problèmes de drogue et d'alcool.

«Je suis grand chef depuis juillet 2012. À ce titre, je participe au conseil tribal de la nation algonquine. Avant ça, j'ai eu un mandat de quatre ans en tant que chef. En 2007, j'ai pris une année sabbatique. C'est grâce à mes expériences professionnelles que j'ai pu m'investir autant dans ma communauté.»

Valeurs algonquines

Aider les autres permet à Alice d'aller de l'avant et de réconcilier les Algonquins avec leur culture. À défaut d'avoir tué le petit Indien en elle, les pensionnats l'on ressuscité. «Quand je parle algonquin, je n'ai pas besoin de penser parce que ça vient du cœur.»

L'enseignement du français dans les pensionnats lui permet quand même de se libérer de ses maux et de les partager: «Pour rester saine, j'écris des poèmes dans lesquels je décris le cœur blessé, l'enlèvement. Je fais aussi des abat-jours en tipi sur du papier de soie et de la peinture. Tout cela, c'est sans but lucratif. Je le fais pour moi. Je participe aussi à beaucoup d'échanges, car ça m'encourage de voir que je ne suis pas la seule à m'épanouir. Le partage m'aide beaucoup.»

La libération par l'art, par l'entraide, c'est ce qui reconforte Alice. Des horreurs qu'elle a vécues, elle en tire le positif. On peut constater dans son témoignage que les valeurs de la culture algonquine l'ont beaucoup aidée. «Chaque nation contribue à la société. Il faut toutes les accepter. Moi, même en pensionnat, j'ai toujours été convaincue que j'avais quelque chose d'unique. J'ai toujours partagé, j'ai toujours aidé les autres. Si tu respectes la nature, tu te respectes toi-même.»

«Je crois en la force humaine, au pouvoir de l'union. On se met ensemble, car on a besoin des autres. Après, c'est au choix d'un peuple de voir s'il utilise cette force pour construire ou pour détruire. Les Premières Nations ont choisi de se construire parce que cette idée est très proche de leurs valeurs. Par exemple, l'éducation de quelqu'un se fait toujours à plusieurs. Montrer l'exemple, tous se doivent de le faire. Une erreur est nocive pour toi, mais aussi pour ceux qui te voient comme un modèle.»

À bon entendeur...

Alice exprime continuellement l'importance de la parole et de la mémoire. C'est pourquoi lorsque je lui ai demandé un entretien, elle l'a accepté de bon cœur. Mais son enthousiasme explose lorsque je lui propose, de faire passer son opinion concernant le gouvernement

canadien: «Si j'avais un message à faire passer au gouvernement, ce serait le suivant: Pourquoi voulez-vous garder les Premières Nations pauvres? Le gouvernement se plaît à conserver l'apartheid et il n'utilise jamais les bons mots pour décrire ses actions à notre encontre. Il nous ignore en utilisant la loi sur les Indiens, il se sert des subventions pour nous faire chanter et nous menacer. Il cherche à faire de nous des Indiens dociles.»

«Au Canadien qui ne nous connaît toujours pas, ni nous, ni notre histoire, je conseillerais de se renseigner sur son voisin. Quand tu pars faire du tourisme, tu te renseignes sur les peuples qui habitent le territoire que tu visites. Pourquoi ne pas le faire chez toi?»

En raison des médias, beaucoup de Canadiens généralisent et ne voient en nous que des alcooliques à problèmes. C'est absurde!»

«Je voudrais que justice soit faite. Je veux une justice qui nous soit propre, car aujourd'hui, la balance est déséquilibrée. Je rêve chaque jour à l'égalité. J'ai une voix, je vais l'utiliser parce qu'on est chez nous.»

«J'ai été enlevée de ma famille et personne ne s'est préoccupé de moi. Le système fait en sorte que les Autochtones soient ignorés. Pourtant, on a beaucoup à dire parce que nous sommes les premiers sur cette terre. Les ressources du pays nous appartiennent. Le gouvernement et les entreprises privées pillent ces ressources, détruisent la nature.»

«Ils sont aveuglés par l'argent. Comment peux-tu être heureux d'être riche lorsque ton voisin est pauvre? Ils pensent sans penser, leurs pensées sont vaines. La nature a besoin de se reproduire et un Autochtone raisonne beaucoup en fonction de ça. Pas besoin d'aller à l'école pour en avoir conscience!»

Clergé et pensionnats autochtones

NORMAND CHAREST

Depuis le début de la colonisation, l'éducation des enfants autochtones a été assurée par le clergé, par les missionnaires qui souhaitaient les convertir au christianisme.

Mais la conversion signifiait changer leur manière de penser et d'agir, car en faire de «bons chrétiens» impliquait de les transformer en Blanc, c'est-à-dire de «tuer l'Indien en eux», comme on disait souvent à l'époque, autant aux États-Unis qu'au Canada.

Une petite Sioux américaine nommée Zitkala-Ša est devenue Gertrude Simmons Bonnin pour les missionnaires. On a coupé court ses longs cheveux et on a remplacé ses mocassins par des souliers à semelle rigide, dont les talons résonnaient sur les planchers de bois.

Au Canada, les écoles résidentielles ou pensionnats «indiens» ont été fondés par le ministère des Affaires indiennes et administrées par les Églises chrétiennes, catholique et anglicane. De telles écoles existant depuis la mise en vigueur de la Loi sur les Indiens en 1867 sont devenues obligatoires pour les enfants amérindiens, métis et inuits en 1920. La plupart des pensionnats ont fermé leurs portes durant les années 1970, le dernier en 1996.

On reconnaît désormais que ces institutions ont nui aux enfants autochtones:

- En les séparant de leur famille et de leur communauté;
- En leur interdisant de parler leur langue maternelle et de pratiquer leur culture propre;
- En les exposant fréquemment à des sévices physiques et sexuels commis par le personnel des établissements.

Le 11 juin 2008, le gouvernement fédéral, ainsi que tous les chefs de parti, ont présenté officiellement des excuses au nom du peuple canadien aux Autochtones dans l'enceinte de la Chambre des communes. Quelques jours plus tôt a été formée la Commission de vérité et réconciliation du Canada, dont les travaux se poursuivent dans tout le pays depuis.

Dans un article publié sur le site de Radio-Canada le 29 avril 2009 intitulé «Le pape exprime des regrets», on peut lire: «À Rome, le pape Benoît XVI a exprimé ses regrets — mais pas ses excuses — pour les sévices subis par des milliers d'enfants autochtones dans les pensionnats dirigés par des prêtres catholiques lors d'une audience privée accordée à une délégation de l'Assemblée des Premières Nations et de la Conférence des évêques catholiques du Canada.»

Les parents des peuples nomades, notamment les Innus, auxquels on avait enlevé de force leurs enfants, étaient désemparés. Ils se sont sédentarisés pour se rapprocher des écoles. C'était la fin de leur vie traditionnelle et de leur autonomie.

La fin de la fierté et du bonheur, remplacés par la douleur et l'absurdité qui menèrent bien souvent à la fuite dans l'alcool.

Les enfants sortis des écoles ne savaient plus parler leur langue maternelle. Ils étaient désœuvrés. Les générations ne se comprenaient plus entre elles. Alcool, drogues, violence, abus et incarcérations en ont résulté, sans compter le haut taux de suicide chez les Autochtones.

Cependant, aussi étonnant que cela puisse paraître, les Autochtones sont encore soumis à la Loi sur les Indiens, qui fait d'eux d'éternels mineurs sous la tutelle du gouvernement canadien.

Au Québec, il y a eu des pensionnats à Amos, Fort-George, Rivière-George (Kangihsualujjuaq), Poste-de-la-Baleine (Kuujuarapik, Whapmagoostui), Payne-Bay (Kangirsuk), Port Harrison (Inukjuak), La Tuque, Pointe-Bleue et Sept-Îles (Maliotenam).

Commission de vérité et réconciliation du Canada: <http://www.trc.ca/websites/trcinstitution>



Photo: Bibliothèque et archives Canada

Comme des gorilles

COLIN MCGREGOR, PRISON DE COWANSVILLE

Lorsqu'un grand singe des jungles d'Afrique centrale tombe d'une falaise, ses semblables se rassemblent au sommet de la falaise et regardent en bas, en silence. Le rituel dure autour de 15 minutes, selon ce qu'on a observé du comportement de ces proches cousins des humains. Ensuite, les grands singes retournent à leur vie quotidienne. Et durant une longue période après l'événement, ils évitent de fréquenter la paroi de la falaise.

Pour nous aussi, c'est inscrit dans nos gènes : nous apprenons en observant les erreurs des autres. C'est pourquoi les voitures ralentissent sur le boulevard Métropolitain pour observer un accident, même lorsque la voie n'est pas bloquée. Et pour la même raison, les gens lisent des histoires de crimes dans les journaux, ou les regardent au canal D. Alors qu'ils ne s'investissent pas autant, en général, dans les soupes populaires, les centres de réinsertion sociale ou les prisons.

Par définition, la prison rassemble des personnes qui ont perdu. Mais il reste encore un lieu, au pénitencier, où les hommes (et les femmes) peuvent encore vivre des heures de gloire, et il s'agit du terrain de sport. On est très athlétique en prison.

Les compétitions de balle molle viennent de se terminer. Mon ami est enfermé depuis 20 ans et il manque une pièce à son corps, à la suite d'une fusillade avec des policiers (je ne dirai pas quelle pièce, pour ne pas qu'on puisse l'identifier). Je tombe sur lui dans la cour.

«Tu m'as regardé lancer?» me demande-t-il.

Référence au film *Gorilles dans la brume* (1988), dans lequel Diane Fossey raconte ses 13 années de vie et de recherches au sein d'une communauté de gorilles de montagne, ainsi que son combat en faveur de cette espèce.

Je lui mens: «Oui, tu étais brillant.»

«Il y avait du mouvement dans ma balle?»

«C'est sûr. Ils ne pouvaient te battre.»

Il a un grand sourire. «Je suis le roi!» Et il s'en va en sifflant.

Quelques minutes plus tard, je tombe sur le capitaine de l'équipe perdante et grand favori des finales de balle molle. Il soulève des poids, furieusement.

«Désolé», lui dis-je.

«Tu as vu?»

«Un peu.» En réalité, je lisais mon roman d'espionnage dans un autre coin de la cour. Les gradins, autour de notre terrain négligé et poussiéreux, étaient remplis.

«Je me suis laissé aller, dit-il, essouffé, entre les premiers matchs et les finales.»

J'acquiesce: «Tu avais perdu le rythme.»

«Oui, Colin, exactement. Nous gagnons toujours. L'année dernière, l'année d'avant. Je suis le roi!»

J'approuve et je me sauve en direction d'un coin de la cour où je pourrai continuer de lire mon roman d'espionnage.

Je me souviens d'un matin d'août brumeux, en 1990, dans une autre prison. C'était durant les demi-finales de balle molle. Un détenu fut



poignardé pendant la partie. Il faisait chaud et humide, nous en étions à la dernière manche et le compte était égal, lorsque l'alarme retentit et qu'on nous ordonna, par haut-parleurs, de retourner immédiatement à nos cellules.

Mais la partie continua et les détenus huaient les gardes. Alors que le soleil se couchait derrière la clôture, derrière le marbre, les joueurs frustrés mettaient le feu aux poubelles. La partie était terminée, mais des douzaines de détenus refusaient de retourner vers leurs blocs cellulaires.

De mon côté, j'étais retourné vers ma cellule et je sommeillais sur ma paillasse, à 2 heures du matin, lorsque j'ai entendu le bruit sourd des grenades lacrymogènes tirées par des fusils militaires, qui me parvenait du terrain de balle et résonnait jusque dans le petit poulailler qui me sert de cellule.

À cause de cette émeute, je n'ai pas eu accès à la bibliothèque durant des mois. Mais on a permis aux camions de la télé de stationner juste à l'extérieur des clôtures. Ça m'a donné quelque chose à regarder à l'écran, pendant quelque temps; des images prises dans la brume d'une journée humide et les nuages de gaz lacrymogène; des images de vie vacillantes sur un terrain de balle molle, éclairant faiblement une sombre nuit de prison.

Renoncer à son innocence pour être libre

JEAN-PIERRE BELLEMARE, PRISON DE COWANVILLE

Suite à une condamnation à vie pour meurtre, deux détenus (appelons-les Pierre et Paul) qui croyaient dur comme fer en la justice sont tombés des nues lorsqu'ils ont entendu le verdict de culpabilité à leur endroit.

Comme tous les autres prisonniers, ils devront passer par une gare de triage appelée communément le Centre régional de réception. Ce pénitencier est conçu spécialement pour étudier et tenter de comprendre le fonctionnement des nouveaux arrivants. L'administration tente de départager les différents types de criminels en leur faisant passer une batterie de tests.

Ainsi, elle arrive à déterminer un profil individuel. Avec les problématiques identifiées, elle trace un

Les détenus sont périodiquement rencontrés et peuvent demander une amélioration de leur condition de détention s'ils ont respecté les objectifs attribués. Les détenus qui trempent dans une magouille subissent un prolongement de leur durée d'emprisonnement. C'est le principal moyen utilisé pour contrôler et contraindre la population carcérale à suivre les règles.

Dans les deux cas dont il est question, le seul reproche que nous puissions faire à Pierre ou Paul est, pour l'un, une honnêteté irréprochable (ce qui n'est pas vraiment une qualité en prison) et pour le second, la conception artisanale de repas longuement cuisiné avec un minimum de moyens à sa disposition. Ce qui dénote une débrouillardise hors du commun. Il n'y a absolument rien

qui aurait expliqué le pourquoi d'un traitement aussi particulier à leur endroit.

J'ai examiné l'historique de ces deux cas particuliers. Après avoir consulté une documentation officielle qui jouait en leur faveur, des soupçons commençaient à prendre forme. Ces deux quinquagénaires furent acceptés, après un examen approfondi de leur cas, par une fondation reconnue qui regroupe ceux qui furent injustement condamnés.

La fondation AIDWYC (*Association in Defence of the Wrongly Convicted*, Toronto, Association pour la défense des personnes injustement condamnées), créée en 1993, est un regroupement d'avocats et de bénévoles qui défendent des condamnés.

Pourquoi des hommes aussi effacés, paisibles et conformistes doivent-ils subir une approche aussi punitive?

plan de redressement: quels programmes, suivi psychologique ou étude devront être complétés avant qu'il puisse accéder à une forme ou une autre de libération.

Mais avant tout ça, tous les condamnés doivent reconnaître inconditionnellement leur culpabilité pour toutes les accusations auxquelles ils furent condamnés autrement, ils auront de l'embrouille au menu pendant un sacré bout de temps.

Lorsque vous avez compris le principe et accepté de vous conformer aux règles, vous pourrez alors purger votre peine sans être brimé.

de reprochable chez ces deux individus ultra-conformistes qui pourrait justifier un traitement aussi différent des autres.

J'ai vu des motards féroces, des trafiquants et des *pimps* (proxénètes) violents, loin d'être revenu sur la bonne voix, qui pourtant furent condamnés après eux et libérés avant eux, alors qu'ils représentaient de véritables menaces pour la sécurité publique.

Pour éclaircir le mystère, j'ai fait plus ample connaissance avec ces messieurs. Ils possédaient sûrement une explication, une raison

Avant d'être représenté par eux, il faut de sérieux éléments qui prouvent que des choses furent dissimulées, modifiées ou fabriquées avant ou durant le procès et qui auraient conduit à une condamnation injuste. Des condamnés, incapables de présenter une défense viable, car au-dessus de leurs moyens, font aussi partie de leur clientèle.

Cette fondation cherche à réparer ces injustices en prenant la défense uniquement de cas où les condamnés ont des éléments de preuves vérifiables par un tribunal non arbitraire, le Comité de révision des condamnations criminelles (CRCC), avant de faire appel pour une révision judiciaire.

Des cas très connus, médiatisés partout au Canada, ont prouvé le sérieux de cette association. Ro-

méo Phillion (*) condamné en 1972 et acquitté 32 ans plus tard, Steven Truscott condamné en 1959 et acquitté en 2007, Robert Baltovick, James Driskell, Anthony Hanemaayer, etc.

Ces deux hommes ne boivent pas, ne fument pas, ne magouillent pas et ne se chamaillent jamais. La seule chose qui les distingue des autres condamnés, c'est qu'ils font appel à leur jugement. Voilà ce qui pourrait expliquer pourquoi ils sont traités aussi arbitrairement. Malgré des habitudes de vie dignes de moines, ils demeurent traités plus sévèrement que des multirécidivistes. Pourquoi des hommes aussi effacés, paisibles et conformistes doivent-ils subir une approche aussi punitive?

Rien n'a progressé dans leur cas. Leurs dossiers demeurent positionnés au même endroit après 14 ans de prison! Plusieurs détenus, avec des condamnations identiques mais ayant plaidé coupables, furent libérés ou coulent doucement leur peine dans des pénitenciers à sécurité moindre.

Les prisonniers doivent obligatoirement reconnaître leur culpabilité, sinon ils sont tablettés ou envoyés aux oubliettes. Un comportement positif et exemplaire n'y changera rien. Pas tout à fait équitable comme traitement, pour des hommes sans antécédent judiciaire!

L'explication habituellement avancée par les agents de libérations conditionnelles à ceux qui demandent des comptes est: «Une personne qui ne reconnaît pas sa culpabilité ne peut pas être réhabilitée!»

Les prisonniers qui font appel subissent une seconde injustice en n'ayant pas accès à un traitement équitable durant leur détention.



Qu'est-ce qui pourrait bien inciter les fonctionnaires à agir aussi cavalièrement?

Dans les cas d'appel, il peut s'écouler des années, sinon des décennies, avant qu'une demande ne soit entendue par un tribunal. Est-ce une stratégie pour décourager les détenus de faire respecter leurs droits? Une menace à peine voilée? Allez en appel et vous vous morfondrez très longtemps en prison sans accès aux possibilités de libération ou d'allègement de peine qui s'offrent à ceux qui ont plaidé coupables sans faire appel. Plus que cela, ceux qui osent remettre en question la validité d'un jugement seront catalogués comme des récalcitrants, des contestataires.

Le gouvernement doit déboursier de gros montants pour dédommager les victimes d'erreurs judiciaires. Il gagne à durcir le ton. Les délais aussi longs que coûteux pour obtenir une révision de condamnation en décourageant plusieurs. Parlez-en à Claude Robinson dans l'affaire Cinar.

Au pénitencier, des innocents préfèrent plaider coupables pour sortir le plus rapidement possible. Et ce, en perdant tout recours possible en dédommagement. Le temps passé

derrière les barreaux est beaucoup trop précieux pour être compensé par un montant quelconque ou de plates excuses. Il est irrécupérable.

Nous sommes impressionnés par des cas spectaculaires de prisonniers qui ont clamé leur innocence haut et fort durant des décennies, et ont fini par obtenir gain de cause devant les tribunaux. Cependant, ils ne sont pas représentatifs de la majorité qui, découragés, épuisés, écœurés et désillusionnés préfèrent mentir sur leur culpabilité plutôt que d'attendre indéfiniment que l'appareil judiciaire leur donne raison.

Combien se sont découragés et ont fini par se suicider, parce qu'ils se sentaient incapables de compléter une condamnation. Combien ont sombré dans l'alcool, la drogue ou la médication par désillusion? Ils se savent innocents mais incapables d'obtenir justice.

Nous avons tous des limites. Ceux qui conçoivent les règles et les lois le savent aussi très bien. Les utilisent-ils contre nous de manière honteuse?

On dit que le temps nous donne toujours raison! Mais la raison ne résiste pas toujours au temps.

* Roméo Phillion, injustement condamné pour meurtre, a déjà déclaré que «les libérations conditionnelles sont réservées aux coupables». On peut trouver un reportage à son sujet réalisé par Radio-Canada: <http://ow.ly/lj8Xk>

Les Éditions TNT présentent...

Dépendance affective

L'amour en 3 Dimensions

Un roman humoristique pour dédramatiser la relation amoureuse, la relation d'amitié et la relation avec son environnement.



19,95\$

+ 3,95\$ TAXES ET TRANSPORT

Thérapie individuelle ou de groupe

Après la pluie...
Le beau temps

Recueil de textes à méditer pour nous aider à vivre et exprimer nos émotions.

Pour un travail personnel sur soi ou encore pour une thérapie de groupe.



9,95\$

+ 2,50\$ TAXES ET TRANSPORT

Suicide

Guide d'intervention auprès de personnes suicidaires

Pour démystifier le suicide. Il permet d'aider aux proches de reconnaître les signes avant-coureurs et déterminer ce qui peut être fait pour soutenir la personne en crise.

Une section du guide est réservée aux endeuillés par suicide.



4,95\$

+ 2,50\$ TAXES ET TRANSPORT

Le choc des Cultures

Quand le classique rencontre le Hiphop

Spectacle d'improvisation.

Breaker, Graffiti, Rap.
-VS-
Les orgues classiques Casavant.



19,95\$

+ 4,95\$ TAXES ET TRANSPORT

Gambling

DVD prévention du jeu compulsif

Témoignages et interventions de Biz, de Loco Locass, de l'ancienne croupière Éléonore Mainguy, du joueur devenu paraplégique Did Bézilaire et de plusieurs joueurs compulsifs.



19,95 \$

+ 4,95\$ TAXES ET TRANSPORT

Bénévolat DVD sur l'implication bénévole

Regard sur des gens de cœur

- Découvrir sa communauté
- Donner un sens à sa vie...
- Briser son isolement et celui d'autrui.
- Découvrir de nouveaux amis.
- Prendre part à la vie sociale et de quartier.
- Source de contact et d'échange.
- Acquérir de nouvelles connaissances.
- Expérimenter et mieux se connaître.

S'impliquer c'est trippant et ça mérite d'être vécu.



19,95\$

+ 4,95\$ TAXES ET TRANSPORT



Livre

Disponible dans toutes les librairies

www.editionstnt.com

4233 Ste-Catherine Est

Montréal, Qc. H1V 1X4 (514) 256-9000

(+ taxe et transport)



DVD

ÉDITIONS TNT

BOUTIQUE VIRTUELLE

Encouragez un artiste,
choisissez votre image préférée,
faites-vous plaisir ou faites plaisir à vos
proches avec un cadeau original personnalisé.



Éditions TNT. 4237 Ste-Catherine Est, Mtl, QC H1V 1X4. 514-256-9000. FAX:514-256-9444.
Sans frais 1-877-256-9009 www.editionstnt.com info@editionstnt.com